



Les
veillées
du
lundi

PORTRAIT
#2
20.11.06

THÉÂTRE
LES
TANNEURS

-RWY-

Le 28 septembre,
fin du marché place du Jeu de Balle,
quand les gens "ramassent",
il y a Sonia, l'homme-femme à la jupe écossaise
à la perruque aux longs cheveux noirs
qui tire la grande valise
dans laquelle il amasse,
je le suis un peu,
un black à bicyclette vient lui parler
Yakoubou
il habite au 5 de la place
oui, il veut bien me raconter comment il est arrivé ici,
mais pas dans un café
parce que c'est le ramadan
alors on va sur le banc devant l'église.

"Pas mal ici, bien, il y a tout. Complicé pour les gens qui n'ont pas de papier. Tu peux rien faire de bon rien faire rien rien rien rien. On aide les gens au marché. Tu trouves un petit d'argent pour gagner la vie ou quoi.

Je suis venu ici pour essayer comme tout le monde.

Chez nous, au Cameroun, on parlait: "l'Europe, l'Europe". Des frères du quartier, ils sont partis à l'aventure en Europe, ils sont revenus au village, ils étaient bien. Ils ont construit avec l'argent qu'ils ont gagné. À la télévision, on voyait comment les gens meurent en route pour aller en Europe. Mais on a dit: "tout, tout, c'est sous la main de Dieu. Si la mort veut te prendre, ça va te prendre", et on a pris les risques pour venir ici.

En Afrique, c'est dur. Pour gagner de l'argent là-bas, c'est pas facile. Par exemple, les petits boulots que je fais ici, à Bruxelles, c'est quinze euros pour un jour, quinze euros, c'est dix mille Francs CFA. C'est le salaire d'un ouvrier normal pour un mois en Afrique. Par exemple, tu peux louer la maison quatre mille Francs CFA, et les six mille, tu te débrouilles avec.

Mon papa il était éleveur, il avait les chèvres, il avait les moutons, les fruits. Il est mort depuis mai 1997. Mon papa, il avait deux femmes. Ma mère m'aimait pas bien. J'ai grandi chez ma marâtre. Quand tu as beaucoup d'enfants, tu peux pas aimer tout le monde. C'est pourquoi j'ai fui, je suis parti.

Dans le pays, au village, j'étais un marchand parce qu'il y a le pétrole. À la frontière du Nigeria Cameroun, je vendais du pétrole au litre. On achète au Nigéria le pétrole au vingt. Je paye, j'attache sur la bicyclette, je porte vingt litres avec la bicyclette. Vingt litres = six mille francs CFA. Je le vends à quatre cents francs le litre, comme ça les vingt litres deviennent huit mille francs et tu as gagné deux mille francs CFA. Et je vends dans mon village le pétrole pour les lampes à pétrole. Je crie "pétrole, pétrole!" Si tu as besoin de pétrole, tu viens. Je crie "pétrole, pétrole!" Si tu as besoin de pétrole, tu dis "pétrole, viens, viens!" Il y a des petites bouteilles, je détaille toujours. Si tu veux pour vingt-cinq, si tu veux pour cinquante. Parce qu'il y a pas l'électricité en ce moment. Si je rentre la nuit, après le travail, ma marâtre, elle me garde toujours à manger. Ma marâtre me manque beaucoup. Il y a pas le réseau téléphone là-bas. Je demande toujours une nouvelle de ma marâtre avant ma maman, elles sont âgées maintenant.

Un jour, il y a des amis qui sont venus au village, "bon, je vais aussi essayer avec d'autres". Ma maman, elle voulait pas que je parte, je n'ai même pas dit au revoir parce que, jusque quand nous sommes arrivés ici, elle ne connaissait pas où nous sommes. Un ami, Boubakari, je lui ai dit: "demain, je vais partir". Il a dit: "tu vas aller où? Tu connais pas la route!" J'ai dit: "tout le monde fait comme ça". J'avais mon habit, un sachet en plastique. Je n'ai rien pris. "Ton vélo, prends ton vélo!" Moi j'ai dit: "non, je le laisse avec ma maman". J'avais un peu d'argent. On l'a dit à personne, sinon il peut pas accepter, même à ma copine je n'ai rien dit. On était à sept. On a quitté le village à pied. Quelqu'un en brousse nous a beaucoup aidés en forêt. Il a sacrifié deux jours pour nous à nous expliquer.

- Vous êtes pas les premiers à passer, je les ai toujours conseillés. Bon, votre voyage, vous allez où?

- Le voyage que tu vois là, c'est pas un petit voyage, on veut arriver au pays des blancs.

- Le voyage que vous commencez maintenant va vous prendre minimum un an si vous travaillez bien. Même si on vous dit de ramasser des cacas, ramassez et continuez. Ne restez pas. Si vous avez un peu d'argent, avancez seulement en prenant toujours des renseignements.

On a marché marché marché pendant huit mois.

Je suis sorti du Cameroun par l'extérieur nord. Je suis arrivé au Tchad. Des petits boulots, on aide à travailler, débroussailler, couper l'arbre, des différents, des différents boulots. On gagne un peu. Sur la route, on progresse, on progresse. Si on a mal aux pieds, on se repose parfois quatre jours. On trouve les relations avec les gens. On se repose dans les mosquées, parce que, dans notre village qui s'appelle Guili, tous les voyageurs, ils dorment à la mosquée. On fait la prière, on dort dedans, c'est un lieu d'accueil. Si tu connais personne, tu pars faire la prière et tu dors à la mosquée. Ici, on les ferme à clef. En Afrique, on les laisse ouvertes pour les gens qui ont pas de maison. Nous, la mosquée, c'est la maison de Dieu, on vole pas chez nous dans la mosquée, jamais jamais.

Après, on continue à marcher, c'est le désert. Dans le désert, il y a toujours des petits petits villages. Y a les Touaregs. Parfois, y a pas à manger, ils nous donnent du lait, le lait des bœufs. Y a de l'eau, y a des rivières, des cours d'eau. On trouve un peu d'eau, on boit, on demande aux gens par où est l'eau. Si l'eau, c'est difficile à trouver plus loin, avec les Calebasses on met l'eau dedans. On trouve un petit village un mois, les gens sont sympas, on dort, on aide à débroussailler, on redemande encore aux gens où il faut arriver, et on nous donne le plan; toujours, on quitte le village avec le plan, avec renseignements renseignements renseignements, c'est comme ça.

Après le Tchad, on est arrivés en Lybie. En Lybie, on a trouvé vraiment l'argent parce qu'on a travaillé. Là-bas, on classait les farines et les blés, les cartons, les stocks. On décharge, on classe, on décharge, on classe, on décharge, on classe dans son magasin. Le patron nous a donné une chambre, on dormait bien, on vivait bien, comme si c'était chez nous, à Guili, et on avait trouvé l'argent. Les autres disent: "il faut qu'on siège ici". J'ai dit: "moi, je reste pas ici. Comme on a quitté, on doit arriver là où on a eu l'idée d'aller: aller en Europe, au pays des blancs".

Mais Abdoulaï avait un sixième sens, il disait que peut-être en partant, quelque chose allait arriver. Il voulait rester là, il voulait pas aller. Il a vu tout le monde partir, alors il a dit: "je vais aussi". C'est Abdoulaï, il est mort. Ça nous a choqués.

Et directement, on est arrivés au Maroc en voiture. De la Lybie au Maroc, y avait pas de problème, c'est facile, on avait les moyens. Au Maroc, on a programmé que bon, maintenant on cherche les gens qui ont des pirogues pour traverser vers l'Espagne. J'ai marché deux mois, parce qu'il faut t'écarter de la ville pour chercher la solution pour les bateaux, on paye un peu, on dort ici, il faut aller dans les villages au bord de l'eau. On s'est associés avec des amis. "Là maintenant, vous prenez les pirogues qu'il faut prendre avec le moteur." On a payé, on est monté, on était à sept, et le chauffeur. La traversée en pirogue, c'est quarante jours. On se repose dans les petits villages sur les îles. Quand vous voyagez, y a le carburant qu'on met, vous cherchez le carburant dans le village, vous mettez, vous vous reposez. Les petites îles, les petites îles, les îles Canaries, beaucoup, tu dois passer. Y a des amis qui sont morts en route parce qu'y avait pas à manger. La pirogue a fait un peu l'accident, on est venu nous sauver. Heureusement, là où la pirogue a eu l'accident, c'était pas loin au bord de l'eau. Nous, on connaissait nager au village parce qu'il y a des rivières pendant la saison des pluies. Ça remplit, c'est là que j'ai appris à nager. Mais l'autre, il connaissait pas nager. Son village est écarté, sept kilomètres vers Boura. Chaque samedi,

il y a un marché à Guili. Là, on se retrouvait. Il n'a pas appris à nager. Nous on partait nager. Quatre sont arrivés parmi les sept. Je me suis débrouillé, j'ai accroché aux herbes, et même les autres amis, ils sont sortis comme ça. Les autres, ils sont morts. Saïdou, 27 ans. Bouba Abdoulaï, 23 ans. Ousmaïla, 21 ans. Lui il a 21 ans. C'est lui le plus petit parmi nous.

Après la pirogue, on trouve le grand bateau, à la frontière du Maroc, sur une petite île. Mais il faut voir les gens qui travaillent, qui nettoient le grand bateau. C'est eux. "Prenez bien la nourriture!" Parce qu'on fait trois jours dedans. Le bateau s'est lancé, on s'est présentés au commandant de bord.

– Vous êtes arrivés comment ?

– Comme ça, c'est tout.

Et ils sont obligés de nous donner à manger. Le commandant de bord, il nous a protégés.

Premier pays, l'Espagne. On est allé tout droit en ville, on est arrivé avec les gens sur le banc public, avec leurs chiens. J'ai essayé de sonder: "vous mangez où?" Ils ont mis le panier pour recevoir les sous. On a mangé avec eux deux trois jours en Espagne. Je les ai laissés. Je connaissais un ami ici en Belgique, j'ai téléphoné, il a dit: "vous êtes où?" "En Espagne." "Demandez le train. Tu vas à Bruxelles. Si on te demande tu es de quelle nationalité, tu restes bouche bée. Ça il faut jamais parler." C'est ce qu'il m'a dit. Je suis parti de l'Espagne à ce moment, direct, sans escale. Je n'ai pas payé le train. On m'a demandé: "votre ticket de transport". J'ai dit que je n'ai pas de titre. On nous a menottés. Ils ont tout fait pour savoir ma nationalité. Moi, j'ai pas parlé. Je suis arrivé ici à la gare du Midi, on m'a gardé à la gare du Midi, un commissariat pour la gare. On a dormi d'abord quatre jours au commissariat, on a refusé de dire la vérité, on m'a dit: "sortez!" Et là, je suis resté avec les gens sur les bancs publics, j'ai expliqué un peu les problèmes, j'avais un ami mais je connaissais pas son numéro de téléphone, j'ai dormi avec eux ensemble, et le lendemain, j'ai vu un frère, un Gabonais qui venait au Cameroun, je lui ai demandé: "où est l'hôtel où les Camerounais dorment?" Il m'a dit: "Bristol hôtel". J'ai vu plein de Camerounais qui vendent des objets d'art africain, ils m'ont appelé une personne qui habite là, il est venu Paco, Paco m'a dit: "allons à la maison". On est parti à la maison avec lui, il m'a emmené au marché.

– Ici, tu viens le matin, tu dis aux gens qui déchargent: "je peux vous aider?"

J'ai fait comme ça. Je reçois dix, vingt euros par jour. Comme j'ai reçu un peu d'argent, je l'ai aidé avec le loyer. On était premièrement à deux dedans, une pièce, deux mois comme ça, les autres sont arrivés, eux ils avaient pris le visa, vingt mètres carré, tout le monde a son petit lit, salle de bains, une cuisine-salon, on partage, lui c'est un vieux, il vient toujours avec sa femme, il vient vendre et puis il part. Quand il est en Afrique, nous payons la maison, là nous sommes en famille. Parmi mes amis venus ici en Europe, on s'est séparés. Un en Espagne, un en France, un en Belgique.

Aujourd'hui, j'ai vingt-huit ans, je suis né le vingt-quatre janvier 1978 à Guili. J'ai pas de papiers. Nous, on tourne seulement ici. On marche pas beaucoup, c'est trop dangereux pour nous de marcher. C'est pas facile. Il faut pas voler le métro, il faut pas attirer, il faut travailler, il faut pas entrer où il y a des problèmes, alors ça va. Hier, j'ai vu à la télé comment on les a tués ceux qui veulent venir ici. C'est choquant si je pense la vie qu'on a traversée pour arriver ici. C'est difficile, c'est même pas difficile, c'est très très très très très difficile.

Maintenant je suis bien, du moment que je trouve l'argent. S'il y a des gens de mon village ici, je leur donne cinquante euros pour les parents, parce que je les ai laissés sans situation. J'ai des frères, j'ai des sœurs, on est à huit. On a accouché mes petites sœurs chez nous; j'étais là, à la maison. Les guérisseurs traditionnels, c'est eux qui la font accoucher. Les petites sœurs me manquent beaucoup. J'ai des nouvelles mais difficilement, difficilement. Si quelqu'un vient, je dis: "mes petites sœurs, elles vont bien?". Des gens de chez moi, ils viennent en Belgique, ils achètent les véhicules, ils les

vendent à Yaoundé, ils viennent ici. On sait que je suis ici. Ils repèrent mon numéro chez les autres frères.

Dernièrement, mon frère, je sais pas là ce qu'il a fait, il a dit à la police que j'habite ici, moi j'étais là chez moi au téléphone, je vois la police en civil:

– Bonjour monsieur, on peut voir vos pièces d'identité ?

– J'ai pas, j'habite pas ici.

– Tu habites où ça ?

– En France.

– Mains sur les murs!

Ils m'ont fouillé, ils m'ont dit: "tu sors tu pars". Je suis sorti, on m'a rien fait. Il a dit: "y a le ticket d'avion gratuit". Moi, je suis venu ici pour rester travailler comme les autres. Depuis qu'on l'a arrêté mon frère, et ramené au pays, ça tournait, ça tournait dans ma tête; j'ai rêvé qu'on m'emmenait au pays. L'autre jour, un monsieur, il a dit: "pour rester comme ça, c'est pas bon, c'est comme si tu n'existais pas, il faut un avocat". Je suis allé voir un avocat pour commencer à m'intégrer. L'avocat m'a vu, on a introduit le dossier. Je cherche vraiment pour avoir des papiers. J'ai oublié quand je pense de derrière moi. Moi, toujours mon objectif, toujours maintenant, c'est les papiers.

Moi mon rêve c'est que bon, moi je trouve les papiers, bon, qu'ils soient en règle, bon, que je commence à travailler, et je trouve une copine, et je fais des enfants avec, et je trouve une maison, et si les papiers sont bons, je pars en vacances au village. C'est ça mon rêve ici. Je suis en train de chercher. Comme métier, je peux même le bâtiment, je veux travailler, être chauffeur, nettoyer, tous les travaux qui s'affichent devant moi, moi je prends. J'ai pas beaucoup fréquenté l'école, j'ai arrêté au cours moyen deux, j'écris que l'arabe, c'est l'arabe que j'ai étudié. Je me débrouille pour le français. J'ai appris beaucoup à écrire ici. J'aime beaucoup apprendre.

Au Cameroun, il y a deux cent quatre-vingt-cinq langues. Kapsiki, Bamoun, Peul, Pidgin, Ewondo, Bassa, Douala, Toupouri, Kotoko, beaucoup beaucoup de langues, Guiziga, le Bana, normalement ma langue, c'est le Bana, je parle un peu la Kapsiki, si tu es au nord, tu dois parler la langue nationale au nord, le Foufoulbé.

Chez nous, il y a des blancs, des missionnaires catholiques, ils prêchent.

Les gens blancs sont venus chez nous pour coloniser. Y a pas la voiture. Les blancs ont fait un bois, avec un fauteuil, comme ça ils ne voyagent pas à pied là-haut. On cherche les porteurs, on cherchait les plus costauds du village, bien nourris, les soldats du chef, bien colosses, la force, toujours la tête rasée, les gardes du chef très puissants. Le blanc, il est à Guili, on cherche le colosse, comme pour les boîtes de nuit, le colosse, il porte jusqu'au village à côté. Le blanc, il voyage comme ça: le colosse de Guili il prend, il va donner à Rumsiki, le colosse de Rumsiki il prend, il va donner à Mogodé, le colosse de Mogodé il prend, il va donner à Mokolo, le colosse de Mokolo il prend, il va donner à Maroua. C'est comme ça que le blanc, il voyageait: il touchait pas le sol. C'est ce que mon papa m'a dit. Le blanc il a voyagé comme ça, il a fait tous les plans, et comme ça, on a fait la route centrale.

Le village, c'est chouette, mais c'est manque de moyens. C'est difficile, c'est pauvre. C'est pas du malheur, on était heureux comme on est né là-bas, y a beaucoup de fêtes. Par exemple, la fête des récoltes du blé, il y a une grande fête, les gens chantent, les gens boivent, on met le masque africain pour la danse, tout le monde est content. Par exemple, si quelqu'un meurt, après la mort, il y a toujours la danse, on doit danser pour l'accompagner. Les gens chantent en pleurant les chansons du malheur qu'on a perdu quelqu'un. Et la fête quand tu as quinze ans, on doit fêter. Tu dois porter la peau. On égorge un mouton, on tanne la peau, on te donne la peau, tu l'attaches autour des hanches trente jours, tu portes pas les vrais habits. Tu pars en brousse vingt-neuf jours, vous restez là-bas, chaque famille doit amener à manger à son enfant. Le trentième jour, vous sortez, c'est le jour de la fête. Vous faites

un tour de montagne. Vous avez un petit mouton que vous voyez. Pendant qu'on fait le tour de la montagne, le mouton grandit, c'est la magie du village. Une montagne où il y a des esprits. Les guérisseurs traditionnels, ils égorgent le mouton, vous mangez là-bas, c'est que les gens de quinze ans qui mangent. Quand tu as fait la fête, tu peux te marier. Un mois après que j'ai fait la fête des quinze ans, la religion est venue, on a islamisé les enfants. Avant, on ne connaissait pas l'Islam. Moi je m'appelais Koda, c'est le nom de la famille. Islamisé, c'est Oumarou. Yakoubou c'est mon surnom, c'est comme ça que tout le monde me connaît.

Le village, ce que je regrette au village? Moi j'ai toujours aimé de sortir du village, parce que la vie est limitée, tu peux pas évoluer au village. On travaille le champ, tu travailles jusqu'à quand tu es fatigué. Si tu travailles au champ, tu vis comme ça, tu n'as rien fait. Les gens qui sortent, qui font de l'argent, ils reviennent, ils font quelque chose de bien. Mon papa il fai-

sait tout, les cacahuètes, les goyaves, le blé, j'aimais très bien l'ambiance du village, notre ambiance du village, mais j'ai laissé tout. On était heureux, c'est seulement qu'on a pris une décision pour faire quelque chose, on a risqué.

Au pays, pendant la saison des pluies, des rivières se remplissent, je suis au milieu de la montagne, les touristes viennent visiter la colline. Ils ont trouvé peut-être que c'est... je sais pas comment dire, ils ont trouvé qu'ils ont jamais vu la colline comme ça. C'est très beau, c'est magnifique, c'est gris, c'est monté comme si on a planté un petit poteau. L'endroit s'appelle Rumsiki, Pic Rumsiki, à côté de Guili, à vingt kilomètres. Y a beaucoup de touristes là-bas. A côté, ils ont fait un campement avec des maisons en paille; les blancs, ils restent là-bas.

Un enfant ici, je lui dis: "tu connais Guili?" Il me dit: "guili-guili" en se grattant le cou. Je dis: "c'est mon village".